



Flic, flac, floc ! C'est la pluie qui tombe.

Le signifiant est ce qui s'entend, la lettre, ce qui s'écrit.

À la fin de son enseignement, Lacan fait valoir la possibilité d'un usage de la lettre distinct de celui qu'offre le signifiant.

Mais de quelle lettre s'agit-il ?

Est-ce la missive ? Peut-être la lettre d'amour ? Celle-là, volée que Dupin retrouve ? Est-ce l'enveloppe en évidence sur la cheminée ou la feuille pliée qu'elle renferme ? La renferme-t-elle d'ailleurs ? Est-ce le texte adressé, le message dont Lacan a le culot de dire qu'il arrive *toujours* à destination ou bien la

lettre comme forcément en souffrance ? Ce qu'il propose aussi. La lettre « dont la péripétie fait le conte »¹ sans jamais rien nous dire du désir de la Reine ? Est-elle le véhicule qui ainsi y fait trou ? Celle qui féminise par là celui qui la détient ? Est-elle donc du contenant, un instrument pour remplacer un mot par un autre, un sens par un autre ? S'agit-il de la lettre qui permet la métaphore ou celle à prendre à son pied ? Et alors est-ce un caractère de l'alphabet, sa forme ? La phénicienne, la grecque, la latine ? Sa couleur, rouge ou or ? Une voyelle de Rimbaud ? Le son d'une voyelle, un amusement enfantin ? La lettre servile ou oisive ? Celle que l'on redouble, – et pourquoi ? La lettre qui chiffre ? L'initiale ? La lettre incluse, cachée dans le mot ? La lettre qui permet d'apercevoir que la tempête contient la tête, selon l'exemple de Lacan ? Est-ce du contenu, l'objet qui vient à la place du sens qui fuit, la lettre propre à user de la métonymie ?

Pour Lacan dans « Lituraterre », concevoir la lettre comme instrument premier qui répartit métaphore ou métonymie rate l'effet de jouissance qu'elle recueille. Cet effet dépasse toutes les significations en jeu. Ainsi la lettre est toujours godet dont le contenu fait trou. Elle peut se concevoir comme une drôle de métaphore, non pas d'un signifiant venant se substituer à un autre, mais d'une lettre venant border une jouissance. D'où son utilité.

Par le hublot de l'avion qui le ramène de Tokyo à Paris, Lacan aperçoit le ravinement des plaines sibériennes produit par le ruissellement de la pluie. Les traces de trou sur le sol nu, désert de toute présence humaine *réalisent* le relief, à l'image d'un peintre chinois qui « prend part aux “ gestes ” mêmes de la Création »² bien plus qu'il ne tente de la saisir dans la représentation. Il saute aux yeux de Lacan, qu'en cela, ces traces sont une écriture qui opère et non qui relate ou qui décalque. Une écriture qui ne glisse pas sur le réel mais le modifie.

Son séjour en Orient l'a mis en disposition de saisir l'occasion pour lire « la Sibérie comme une calligraphie, comme une pure trace qui opère sans indiquer, sans signifier ce qu'il y a là »³. Il a été préparé par ses longues conversations avec François Cheng sur les classiques chinois. Pour participer à la création, le peintre s'appuie sur le vide pour poser le pinceau, tracer la ligne et la finir. Son Trait opère par le vide qui l'habite⁴. Le peintre chinois incarne « la loi dynamique du Réel »⁵, grâce au Vide médian dont le rôle agissant central dans le taoïsme, a été mis en avant depuis par François Cheng lui-même. Le Vide relie « le monde

¹ Cf. Lacan J., « Lituraterre », *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 12.

² Cheng F., *Vide et plein*, Seuil, 1991, p. 11.

³ Laurent É., « La lettre volée et le vol sur la lettre », *La Cause freudienne*, n°43, octobre 1999, p. 38.

⁴ Cf. Cheng F., *Vide et plein*, *op. cit.*, p. 80.

⁵ *Ibid.*, p. 47.

visible à un monde invisible »⁶ et dans le monde visible lui-même, il circule. « Par exemple, entre la Montagne et l'Eau qui en constituent les deux pôles »⁷, il est représenté dans l'espace peint par le nuage qui entraîne ces derniers « dans un processus de devenir réciproque »⁸. Ainsi le nuage est un état intermédiaire entre ces deux bouts apparemment antinomiques, puisqu'il est né de la condensation de l'eau et qu'il prend en même temps la forme de la montagne.

Que peut nous apprendre le *Tao* – la voie chinoise, qui aurait un attrait avec la psychanalyse ? Lacan cherche à saisir le rapport dynamique dans la cure entre sens et réel, le sens en tant qu'il a un effet réduit dans le réel, le réel en tant qu'il pourra trouver nomination sans cesse renouvelable. Comment des paroles peuvent-elles avoir un effet sur le réel de la jouissance et comment peuvent tenir ensemble sens et réel, aussi hétérogènes que la montagne et l'eau ? Qu'enseigne Lao-Tseu ? Il n'y a nul recours dans la culture chinoise au registre de l'Être – du sens et du hors-sens pour vivre avec ce dilemme. « La Voie / voix, en tant qu'elle est avant tout nomination puis l'effet de nomination » fait venir plutôt « à un certain usage »⁹ : le parler et le faire, ce qui a un nom et ce qui n'a pas de nom. D'après le témoignage très touchant de François Cheng à propos de ses conversations avec Lacan¹⁰, ils n'avaient de cesse d'interroger ensemble le Vide-médian, soit ce qui permet qu'interagissent le parler et le faire. Jacques-Alain Miller dans son Séminaire « Les voies de la formation du symptôme », en 1997 à Barcelone¹¹ fait valoir le partage du savoir inconscient et de la jouissance à ce moment-là chez Lacan à l'intérieur du sujet lui-même. Ainsi quand un sujet rencontre ce point où il n'est plus représenté dans l'Autre, où l'Autre n'existe pas, mais la jouissance oui, la lettre apparaît comme ce littoral « entre savoir et jouissance ». Or, c'est cette disjonction qui est mise au travail dans le discours analytique pour produire le signifiant-maître. À suivre donc les indications de Lacan dans « L'ituraterre », le *Tao* du psychanalyste consiste à « se tenir à sa place [...] là où la lettre est venue inscrire le littoral, le bord de tout savoir possible »¹², qui est aussi le bord de sa rupture, pour le transformer en un « Vide-médian agissant ».

Quel est ce savoir agissant conquis dans la cure sous fond de défaite, ce savoir qui se ramasse en une formule tenant dans le creux de la main ? Ne se condense-t-il pas en une paire : le signifiant Un et la lettre ? Le signifiant est ce qui s'entend dans le corps, la lettre, ce qui s'écrit de son effet. Ainsi la lettre n'est pas à lire, mais elle rend la lecture possible.

Puisqu'il n'y a pas d'Autre en ce lieu, parce que mon corps c'est l'Autre, seule j'y suis. J'y suis avec cet « il y a » et avec « ce que je ne sais pas que je dis au moment où je parle » : c'est là ce que j'écris. Alors, l'écriture déconcerte le langage : « le singulier de la main écrase l'universel »¹³. Bol d'air !

⁶ *Ibid.*

⁷ *Ibid.*

⁸ *Ibid.*

⁹ Laurent É., « La lettre volée et le vol sur la lettre », *op. cit.*

¹⁰ « Entretien » avec F. Cheng, *Le magazine freudien*, L'Âne, n°48, Paris, 1991.

¹¹ Miller J.-A., « les voies de la formation du symptôme », Séminaire de Barcelone (1997), *Le symptôme-charlatan*, Paris, Seuil, 1998, p. 11-52.

¹² Laurent É., « La lettre volée et le vol sur la lettre », *op. cit.* p. 45.

¹³ Lacan J., « L'ituraterre », *op. cit.*, p. 16.